



# Femmes d'altitude

## D'hier, d'aujourd'hui ou de demain

### Les 3 nouvelles lauréates



Lamia Berrada-Berca, auteure et présidente du jury a sélectionné deux textes ex-aequo : « Femme de » de Anne Forest et « Une comète » de Véronique Viala.

La bibliothèque et le musée de la ville de Modane ont proposé un concours de nouvelles lors du confinement de l'hiver 2021. Trois nouvelles ont été lauréates parmi les 49 reçues : "Femme de", "Une comète" et "Au fort une femme forte". Nous sommes heureux de les partager ici avec vous.



Fabrice Melquiot, auteur, a accepté, encore une fois d'être le parrain du concours de nouvelles. Son coup de cœur est allé à « Au fort, une femme forte » de Christiane Combaz.

« Il m'a été difficile de trancher entre la variété des tonalités, des styles, des atmosphères que je trouvais difficilement comparables d'un texte à l'autre, tout en brassant des thématiques ou des visions qui en revanche pouvaient converger... »

Je me suis finalement prononcée pour le choix « Femme de » et « Une Comète ». Deux nouvelles qui témoignent l'une et l'autre, selon moi, d'un style évocateur, personnel, où l'émotion sensible affleure. Deux textes qui obéissent également à la promesse d'une véritable traversée : du début à la fin, l'un et l'autre nous transportent ailleurs, nous font vivre l'expérience de toucher au but, ou de permettre d'en trouver un nouveau.

A cela s'ajoute le fait que ces nouvelles racontent en fait deux rapports au monde différents, où dans le premier cas une femme existe en négatif, et dans le second cas, dans la lumière. L'une dans l'ombre d'un autre, et la seconde, dans l'accomplissement de sa propre quête.

*Femme de*, en explorant dans un style sobre et percutant, hâché, l'envers d'une vie de femme d'altitude mariée à un guide de haute-montagne qui se retrouve, entre autres, enchaînée à la peur et au danger quotidiens de la perdre. Angoisse viscérale qu'elle repousse par l'accomplissement des gestes presque ritualisés de la mère qu'elle est, reliée le plus prosaïquement du monde au continuum de la vie, jusqu'au jour où elle décide définitivement de s'en libérer...

*Une Comète*, évoquant à travers l'ascension de Notre-Dame de Paris par la grande alpiniste Chantal Mauduit, morte au Népal, la dimension souriante d'un héroïsme humaniste qui transcende les histoires d'ego reliées habituellement aux défis, en inscrivant sa quête dans une démarche existentielle, voire spirituelle...»

Le jury, composé du comité de lecture de la bibliothèque et les libraires d'Histoire de Lire, a sélectionné "Femme de" d'Anne Forest en tête des sept nouvelles qu'il a retenues.

Remercions tout d'abord les nombreuses personnes qui ont participé au concours : nous avons lu quarante-neuf textes dont nous avons apprécié la variété, autant celle du style que celle des sources d'inspiration.

Les personnalités et sensibilités diverses réunies dans le jury ont conduit à fixer des règles faisant consensus : respect du règlement et du thème ; originalité du style et du point de vue ; conformité de la langue (orthographe, grammaire, syntaxe) ; bonification pour les coups de cœur ; harmonisation des notes.

Ont donc été écartés les textes ne répondant pas à ces critères.

Le caractère « nouvelle » a particulièrement fait débat, certains membres étant plus attachés que d'autres à cette forme stricto sensu.

Chacun, chacune a pu justifier ses choix dans une écoute attentive et des échanges fructueux.

C'est finalement la moyenne des notes enregistrées qui a déterminé le classement final, somme toute globalement conforme à nos impressions premières et traduisant la diversité des écrits.»

Les sept textes sélectionnés par le jury :

1. : **Femme de** Anne Forest (St Michel de Maurienne)
2. : **Olympus** Olivier Ghierche (Belgique)
3. : **Là où le souffle manque** Boris Eberlin (Paris)
4. : **Comète** Véronique Laurence Vialat (Novalaise)
5. : **Asnakesh** Jean-François Dominiak (Vincennes)
6. : **Erreur d'aiguillage** Hélène Tinti (Paris)
7. : **Germaine** Claire Benait (Aussois)

« Écrire, c'est circonscrire des espaces de consolation, de célébration ou d'objection, en essayant de maintenir un équilibre entre artisanat et magie. Le cœur y est toujours à l'ouvrage, raisonné par les nécessités propres à la composition d'une forme : choix des mots, agencement des mots en phrases, musicalité, rythme, ouverture du sens.

J'ai choisi Au fort, une femme forte parce qu'il y a quelqu'un. Et quand je lis, je cherche toujours, au sein du texte, à créditer une présence restituée au vivant par le poème. Je cherche toujours quelqu'un. Quelqu'un qui parle, quelqu'un qui chante, quelqu'un qui pleure, quelqu'un qui meurt, quelqu'un qui revit.

Ici, quelqu'un écrit quelqu'un. Quelqu'un écrit pour dire : quelqu'un a eu lieu et sa vie a compté. L'enjeu est amoureux avant d'être littéraire. Or, c'est un coup de cœur que je dois designer. Parce que c'est mon cœur que je me devais d'écouter, j'ai choisi cette nouvelle qui est surtout un hommage, la reconnaissance d'un.e humain.e par un.e autre.

Léa Rigal, est une présence qui a hanté mon enfance ; c'est littéralement une figure de cœur. Elle flotte sur mes légendes personnelles, dans mes souvenirs les plus tenaces ; dans ses parages, j'ai appris ce qu'étaient un fantôme et une expiation ; ce n'est pas rien. Pour autant, je ne choisis pas seulement ce texte parce que Léa Rigal en est le sujet. Mais parce que son portrait est dressé avec précision et générosité. J'y perçois un désir de *faire l'image*, pour reprendre la belle expression beckettienne. Que le temps n'emporte pas tout, que l'oubli ne gagne pas si facilement la partie.

J'aime l'honnêteté de ce texte, sa simplicité, sa franchise. C'est écrit avec le cœur. De cœur à cœur, je prends. J'ignore qui est cette amie de Léa qui a eu la chance de la côtoyer d'aussi près et aussi longtemps. Je voudrais lui dire que mon cœur a reçu l'élan du sien et que nous avons en commun quelques paysages intérieurs.»

## Femme de

Nouvelle écrite par Anne Forest de Saint Michel de Maurienne (73).

Ce texte a été classé premier dans le palmarès du jury et premier ex æquo par Lamia Berrada-Berca, présidente du jury.

*Guide : personne qui accompagne pour montrer le chemin.*

Il est parti très tôt ce matin. Faire la grande Casse. Un groupe de trois anglais, je crois. Un père et ses fils. Je ne m'en étais jamais aperçu avant mais, quel nom de mauvaise augure pour un sommet. Bien sûr, je ne compte plus le nombre de fois où il l'a faite. Et jamais eu de casse. Parfois, il a renoncé ; mauvaises conditions de neige. Mauvaises conditions du groupe. Il faut avoir ce flair. Pour éviter la casse.

Mercredi matin. Une machine tourne. Les filles sont toujours en pyjama. Je vais encore crier car il y a club dans moins d'une heure et cet après-midi, escalade. La télé hypnotise. On est mercredi. Dessins animés autorisés. Tartines de Nutella sur le canapé. Miettes et moustaches. Encore cinq minutes maman.

Quand il m'emmenait en montagne, je me sentais résonnante et vibrante. Je suivais ses traces et si je me laissais distancer, ce n'était jamais plus de quelques mètres avant qu'il ralentisse son pas pour me laisser recoller. Mes spatules frôlant ses skis, dans un silence blanc de cathédrale gothique. Des dômes et des pics. Des échancrures. Le souffle comme une prière , une gratitude.

En général, je ne commence à m'inquiéter qu'au milieu de l'après-midi si aucun SMS ou photo du sommet n'a fait vibrer mon portable. Les seules fois où c'est arrivé, il était arrivé « quelque chose » à un client. Fracture après chute dans une crevasse. Malaise cardiaque. Entorse après chute à ski. Jamais de mort. Ce qui en fait un homme respecté dans la profes-sion. En ce qui me concerne, je me sens comme une femme de marin. Toujours dans l'attente.

Ici, en montagne, c'est la saison de l'entre-deux. Finis les grands froids de l'hiver et les couches de neige épaisses sur les toits et dans les ruelles. Pas encore d'herbe verte, de bourgeons ou de petites fleurs comme plus bas dans la vallée. La neige laisse place à une boue gelée qui se transforme en gadoue dans la chaleur de l'après-midi. Il faut porter les skis parfois durant des centaines de mètres avant de chausser, déchausser et rechausser plusieurs fois, pour goûter enfin au fameux « ski de printemps » tant recherché. Ça fait bien longtemps que je n'ai plus skié de « moquette » ou de « poudre ». ça fait bien longtemps que ma vie est entre parenthèses. Je maintiens ma condition physique en montant à peaux de phoques sur la piste pendant le cours des filles. Nous nourrissions de beaux projets. Quand il revenait de courses où il avait exaucé le rêve d'une cordée familiale, nous formulions le vœu de connaître à notre tour la grâce de ce moment de communion, de ce point culminant dans l'échelle des sensations. Les premières voies de montagne en tant que parents ne se passèrent pas exactement comme prévu. La responsabilité parentale planait comme un gros essaim noir qui assaillait mon esprit de toutes sortes de scénarios catastrophes - aboutissant invariablement à l'orphelinage de mes filles – rendant mes gestes contrariés comme si j'avais un revolver sur la tempe. La lecture du rocher n'était plus aussi instinctive, je manquais de confiance dans l'adhérence de mes chaussons sur la dalle et je n'arrivais plus à enchaîner les mouvements sur des passages délicats.

Je regarde les filles évoluer sur la falaise ensoleillée comme des singes araignées. Bientôt, elles grimperont en tête et gonfleront mon orgueil maternel. En guise de reportage, je filme quelques minutes l'une d'elles au passage d'un beau surplomb, puis l'autre, dans une fissure où elle exécute un magnifique pas de dülfer. Je le montrerai ce soir au papa, qui, fatigué, fera l'effort de visionner jusqu'au bout. J'aide le moniteur à ravaler les cordes. Il me dit qu'il a vu l'hélico tourner en fond de vallée. Je jetterai un coup d'œil à mon portable tout à l'heure. J'imagine furtivement le client-père diriger son Détecteur de Victime d'Avalanche dans la direction du bip, au dessus d'une coulée qui recouvre le corps de ses fils. Je chasse cette pensée funeste mais elle s'insinue comme un lézard dans une faille. En rentrant, il y a un petit attroupement devant notre chalet.

Au village, je suis la femme de.

La maison, c'est lui qui l'a construite. Je le revois, pendu par une corde à son baudrier, installant les poutres, vernissant les planches festonnées des balcons, puis, sur le toit, superposant les lauzes. Sculptant des rosaces sur les meubles en pin avec son opinel. Sur l'écran de mon téléphone, je découvre plusieurs appels en absence. Des numéros inconnus. Un appel de Thierry, un ami du PGHM. J'éteins. Demain, je retournerai au travail, les filles à l'école. Ce soir, il y aura le bain, le repas à préparer. Passer faire deux courses pour agrémenter le menu. Du fromage râpé et un reste de plat deviendra un délicieux gratin. Quelques fraises gariguette, les premières de la saison. Une botte d'asperges vertes. Les filles feront la vinaigrette. Je ne rentre pas tout de suite à la maison. Je prends la nationale, direction opposée. Je roule fenêtre ouverte et radio à fond. Je remonte le fleuve du temps, à l'embouchure des montagnes. Les filles me demandent où l'on va. On va être heureux. Je chante à tue-tête.

Je fuis le malheur. Je l'ai trop attendu.

## Une comète

Nouvelle écrite par Véronique Viala de Novalaise (73).

Ce texte a été classé premier ex æquo par Lamia Berrada-Berca, présidente du jury.

*« Lorsqu'elle trouvait que le rêve n'était pas assez grand, elle se l'inventait »*
*Frédérique Delerieux*

On la disait « perchée ». Un rien péjoratif. Les hommes surtout raillaient celle qui grimpait les plus hauts sommets et réussissait là où parfois, ils avaient échoué. Ses compagnons alpinistes en étaient-ils jaloux ?

« Je serai alpiniste ». Elle avait gravé ces mots en rouge dans son carnet d'enfant. A dix-sept ans, elle semait déjà de vieux baroudeurs italiens qui avaient rechigné à l'emmener, elle une jeune, une fille. Ils l'observèrent médusés le lendemain matin. Elle filait droit sous un temps mauvais, ouvrant la traces pour ceux qui eurent à peine le temps de l'apercevoir dans ce petit jour. L'amour de la montagne la poussait. Elle allait à sa rencontre comme on va à l'amant, ivre et enfiévrée, avec passion, brûlante au creux des cascades glacières, montant toujours, et toujours plus haut.

« Perchée » parce qu'elle aimait rire. Malgré les deuils irréparables de sa jeunesse, malgré les amis avalés dans les avalanches (et parfois sous ses yeux), son rire dévalait, torrentiel. Etait-il la politesse d'un désespoir secret ? A moins qu'elle ne l'ait rapporté du Népal, sa seconde patrie, où ce peuple miséreux n'est riche que de sourires.

« Perchée », parce que précisément elle trouvait « pauvre » un voyage dont le seul objectif n'aurait été que la découverte des reliefs, aussi grandioses et vivants fussent-ils. Reliefs vivants, car la montagne n'était pas pour elle cette force minérale, un tas de cailloux recouvert de neige, mais une âme à écouter.

Le bouddhisme l'attirait, elle offrait aux dieux des pudjas en compagnie de son sherpa qui n'était pas porteur de valises mais compagnon de cordée. Presque sourd, elle lui rapportait des prothèses et parlait sa langue. Les drapeaux de prières volaient, accrochés à leur campement.

Mais surtout, on la disait perchée, parce qu'elle aimait la poésie, l'apprenait, la clamait, la taguait sur la toile de ses tentes. Les mots cadençaient sa marche, lui inspirant le souffle qui devenait si rare aux altitudes où elle s'aventurait. Les vallées s'ouvraient comme des livres et les mots lancés passaient par-dessus l'horizon.

« Je me dis tournesol/Grimpant sur la cime/A l'affût du soleil »

Quel soleil recherchait-elle, la solaire, la lumineuse qu'on qualifiait trop vite d'illuminée ? On avait tort pourtant de la juger naïve quand elle s'élevait si facilement au-dessus de la mêlée, refusant les mesquineries et les rapports de force, oubliant simplement d'y prêter attention et de surenchérir. Elle n'évoquait jamais ses exploits, déjà passés, refusant l'entre-soi des alpinistes qui déroulaient leurs performances entre deux filaments de fondue savoyarde.

Elle grimpait certes, « comme des champignons, avec des sacs lourds comme des armoires » moins pour gagner ou surpasser quiconque, que pour s'accroître elle-même, comme si les hauteurs qu'elle cherchait à atteindre étaient d'ordre mystique. Elle aimait les gens, l'humble surtout, et ne possédait elle-même que l'essentiel : ses souvenirs de rencontres, de paysages. Et son élan de vie. Entre deux courses, deux voyages, elle trouvait dans sa solitude le temps de lire, d'écrire et de méditer. Son imagination dansait dans son sillon : des fleurs poussaient sous la lune, des papillons aux yeux multiples ou des poissons étranges nageaient dans les nues. Une nuit, une nuit sans lune cependant, elle entreprit de se marier à l'obscurité pour la beauté d'une ascension. Le printemps pointait son nez comme le sommet, sa flèche sombre. Elle grimperait, avec un baudrier et une corde si besoin, mais à mains nues.

Sa force est incroyable, son agilité aussi. La paroi est lisse au départ, mais peu à peu, collée contre elle, quelques anfractuosités lui offrent un échelon. Elle effleure le grain de la pierre, ici une saillie, là une excavation. Et peu à peu s'élève, s'élève. Parfois entre ses mains, elle croit sentir une arrête. Dans cet aveuglement d'escalade, elle épouse la roche. Tantôt elle se hisse sur une crête, tantôt elle se glisse sous un arc de pierre, souple et fine comme un chat de gouttière.

La nuit n'est plus noire à présent. La pierre scintille, parsemée de paillettes. Elle poursuit son ascension, la poitrine, les mains, le visage collés à la muraille. Elle sent battre son cœur, sent sa force à ses tympans. Un courant tellurique la traverse. Tirant sur ses bras, passant une de ses jambes par-dessus tête, la voici acrobate suspendue au vide. Une corniche se présente. Elle s'y assoit un moment. Reprend son souffle.

Elle se rappelle de ce proverbe tibétain : « Lorsque tu arrives en haut de la montagne, continue de grimper. »

A cette altitude, tout est différent, monstrueux, médiéval. Les ombres se font gargouilles, tirent la langue ou montrent leur derrière. Elle lèche la roche qui a un goût de sel, respire dans ses plis. Elle peut sentir l'odeur particulière de la fraîcheur du soir. Le vent a nettoyé le ciel. Elle grimpe vers les étoiles.

Puis elle reprend sa course vertigineuse, mais tout est plus difficile à présent. La paroi se montre moins généreuse de reliefs baroques et elle manque de glisser dans cet abrupt de clocher. Mais elle parvient à sa cime et les bras ouverts comme une nef, elle plante sa victoire et son cri de joie.

Le lendemain, 11 mars 1997, Paris s'éveille. La flèche de Notre Dame s'est empanachée d'une oriflamme rouge : le drapeau tibétain.

*En souvenir de Chantal Mauduit*

« Femmes d'altitudes » (d'hier, d'aujourd'hui ou de demain)

« Femmes d'altitudes » (d'hier, d'aujourd'hui ou de demain)

# Au fort, une femme forte

Nouvelle écrite par Christiane Combaz de Modane (73).  
Ce texte est le coup de cœur de Fabrice Melquiot, parrain du concours.

Je peste, ce feu va-t-il passer au vert ? Enfin ! Je démarre rapidement , gare ma voiture et monte 4 à 4 les escaliers de l'Hôpital « C'est fini , me dit l'infirmière, tu peux entrer . » Ma chère amie repose, un léger sourire éclaire son visage aux traits enfin détendus, sereins. Je saisis sa main qui a tant travaillé et une kyrielle de souvenirs m'envahit.

Plus de 40 années nous séparent mais une belle amitié nous a unies. Mon amie gérait un petit troquet sur le plateau qui domine notre ville . Son chalet en « pin des Landes » construit entre les 2 guerres accueillait les militaires de la garnison. Misandre , je souris lorsqu'elle me parle de son hostilité envers ces messieurs qu'elle a toujours côtoyés. En effet, durant de nombreuses années elle a servi à boire aux militaires, ils sont partis, elle est restée seule dans son estaminet afin d'accueillir les promeneurs avec comme voisins le fort et les baraquements délabrés. Un havre de paix ce petit bar au charme désuet : quelques tables, un jeu de dames, des bouquets de fleurs séchées, accrochés au plafond attendent la livraison. Nous passons des après-midis entiers à dépouiller la monnaie du pape. Sur les murs la photo de la famille de Monaco jouxte celle de Claude François. Des merveilles ces délicieux cafés dégustés là-haut, très serrés dans de petits filtres en aluminium ! sans parler de la limonade conservée à la cave, fraîche à souhait, mélangée au sirop de cassis , le régal des enfants qui montent sans rechigner le raide chemin du bar .

Ce sirop de cassis réalisé sans les baies mais avec seulement les feuilles, une belle histoire .... Ce fut le début de notre relation privilégiée, mon amie séduite par ma recette ! Notre endroit préféré, celui de toutes les confidences : la cuisine, assise sur le fauteuil en cuir de son papa, mon amie me raconte sa longue vie émaillée d'histoires incroyables. Gardienne du fort, elle possède un port d'armes et le téléphone la relie directement à la caserne des militaires de la ville. Elle a vécu l'occupation italienne puis allemande durant la dernière guerre « Ne jamais montrer sa peur, rester calme, sereine en cas de problème » voilà sa devise.

Autodidacte, elle me réprimande gentiment lorsque je nomme « bleuets » des « centaurées », « chardons » des « panicauts » ou « petites fleurs bleues » des « polygalas » Elle compulse des heures durant son cher dictionnaire : « le kaki est bien le fruit du plaqueminer ! »

Elle connaît chaque fleur, chaque plante et tire parti de tout ce que la nature lui offre : champignons, baies sauvages, feuilles à tisane n'ont aucun secret pour elle.

Apicultrice avertie, elle chouchoute ses abeilles produisant un délicieux miel toutes fleurs.

Le jeudi et le samedi , son sac à dos bien rempli, elle descend à la ville livrer ses légumes, ses fleurs, ses lapins, elle remonte chargée de ses courses, quelquefois de nuit mais ne manque jamais de faire une pause assise sur son rocher plat afin d'écouter les bruits nocturnes de la forêt. Quant à moi, beaucoup moins téméraire, combien de fois , je dévale le chemin caillouteux au risque d'une chute. Le temps passe trop vite ..... Les heures défilent rapidement en compagnie de mon amie. La nuit venue, la traversée de la forêt m'angoisse .

Durant la saison hivernale, mon amie s'installe en ville. Elle confectionne de magnifiques tableaux, des cartes-souvenirs avec ses fleurs séchées ; afin de les ramollir et de pouvoir les travailler, la buée coule sur les murs et les vitres. Dans l'angle de la cuisine, parfois une portée de lapins : les pauvres seraient morts de froid là-haut dans le chalet. Ils finiront en civet et leurs peaux tannées deviendront de jolies pantoufles.

Notre belle amitié dure de nombreuses années. Le vendredi soir mon éventuel départ en week-end la chagrine et tristement elle me déclare : « pourvu que j'attende votre retour lundi et vous revoir » . Je confesse un pieux mensonge fait avec beaucoup d'aplomb afin de protéger mon amie hospitalisée en fin de vie qui chaque soir attend ma venue pour le dîner. Son chalet tant aimé parti en fumée, elle se doute du malheur et les yeux dans les yeux me demande : « vous êtes montée, avez-vous vu des portes ouvertes ? » « Non rassurez-vous, aucune porte n'est ouverte ! » ..... Un incendie a tout détruit. Il ne reste que quelques pans de murs noircis et bien sur aucune porte ! La maison-café en pin des Landes a brûlé mais les souvenirs restent intacts dans ma mémoire, des trésors sans prix.

Mon amie sait sa fin proche, toujours prévoyante et un peu directive, elle me demande de prendre soin de sa robe rose et de son gilet aux teintes pastel, notre toilette préférée « attention : laver à l'eau tiède, bien rincer , sécher à plat !..... ». Pour l'éternité elle s'en va vêtue de ses jolis vêtements et parée du petit collier de perles blanches mon dernier présent offert pour sa fête.

Voici 30 ans, par un froid samedi de décembre, sous un soleil hivernal et sous le ciel du bleu si pur de Haute Maurienne , nous accompagnons Léa RIGAL au cimetière de Modane. Là-haut , le Replaton orphelin pleure « Sa Dame ».

Ce jour là , je perds une amie qui m'a tant appris. Je continue à mettre en pratique ses précieux conseils : des graines de capucines au vinaigre deviennent de succulentes câpres, et prends un soin méticuleux du lilas, des pervenches, des phlox et des quelques tulipes rescapés de ces années privilégiées. Je m'amuse encore de notre seul différend : Léa Rigal avait pris en grippe les ancolies, les traitant de fleurs prétentieuses, quant à moi je les trouvais belles, voire somptueuses et n'hésitais pas à la contredire ! Jamais de bouquet d'ancolies sur sa tombe ; j'ai compris ..... je respecte. Depuis lorsque je monte au fort, j'espère vainement entendre son retentissant « Bonjour-entrez » et voir la silhouette de « La DAME du REPLATON » sur les marches de son bar.

Une maxime d'une carte porte bonheur : « *Toujours plus haut, toujours plus près des pics neigeux/ L'Edelweiss vainc le froid, résiste avec vaillance.../ Toujours plus haut, toujours plus près des cœurs heureux/L'amitié vainc l'espace et résiste à l'absence.* »